

Seichô Matsumoto

Le Point zéro

traduit du japonais par Dominique et Frank Sylvain



 atelier akatombo

policier



Le Point zéro



Texte original : ゼロの焦点 (Zero no shoten)
© Yoichi Matsumoto, 1959

Édition française publiée avec l'autorisation de Kobunsha Co., Ltd., par l'intermédiaire du Bureau des Copyrights Français, Tokyo.

Postface : 動機の追求 (Doki no tsuikyū)
© Takashi Atoda, 1994 / BCF, Tokyo.
Droits pour la traduction française organisés avec Takashi Atoda, par l'intermédiaire du Bureau des Copyrights Français, Tokyo.

Illustrations :
© Shin Mishô.
Extrait de l'édition japonaise de «Zero no shoten» (Kappa Novels/Kobunsha Co., Ltd., 1971)

Restauration électronique des illustrations : Caroline Roussel pour Carrousel-graphic.

Portrait de Seichô Matsumoto : SHINCHOSHA Publishing Co., Ltd.

Logo d'Atelier Akatombo : Toshiaki Gôtô pour GOTO Design Jimusho.

Conseiller graphique : Vincent Aboucaya pour Nagra Littoral.

Photo de couverture : Ark Tui/Istockphoto ; Atiger/Shutterstock

Conception graphique : Atelier Akatombo.

© Atelier Akatombo 2018 pour la traduction française.

ISBN 978-2-37927-006-2

Édition originale

Seichô Matsumoto

Le Point zéro

Postface de Takashi Atoda

*Traduit du japonais
par Dominique et Frank Sylvain*

1

Un mari

Cet automne-là, Teiko Itane épousa Kenichi Uhara, un homme qui lui avait été recommandé par un entremetteur. Elle avait 26 ans, et lui trente-six. Leur différence d'âge n'était pas un problème, mais pour les esprits conventionnels, cette union arrivait un peu tardivement. « Un célibataire de 36 ans a forcément eu des aventures », lui avait fait d'emblée remarquer sa mère lorsque la proposition de mariage leur était parvenue. Sa réflexion ne manquait pas de bon sens ; personne n'aurait osé la contredire en affirmant qu'un homme pouvait avoir vécu jusque-là sans aucune liaison féminine, et bien sûr, Uhara serait passé pour un menteur en essayant. En réalité, il fit l'impression de quelqu'un de délicat à Teiko, laquelle avait une expérience professionnelle et connaissait bien le monde masculin du travail. Réfléchissant à cela, elle découvrit même qu'elle n'aurait éprouvé qu'un sentiment proche du dédain pour un homme resté chaste ; plutôt que de la pureté, elle n'aurait vu chez lui qu'une faiblesse physique, un manque d'énergie.

Elle pensait donc que c'était assez positif que son partenaire ait entretenu une relation. Lui demander s'il avait déjà vécu maritalement avec quelqu'un serait certes désagréable, mais ne passerait

pas pour un reproche si le lien avec cette personne était bel et bien rompu. En bref, à condition qu'il ait laissé son passé derrière lui et qu'aucun ennui futur ne soit envisageable, tout se présentait au mieux.

Bien sûr, plus jeune, Teiko aurait réagi différemment, et si elle n'avait pas eu elle-même deux ou trois expériences qui ressemblaient à l'amour, peut-être aurait-elle conservé une vision austère du mariage. L'âge et l'expérience l'avaient conduite à plus d'indulgence.

Dans la société qui l'employait, elle était classée dans la catégorie des jolies filles. Elle le découvrit à travers les nombreuses piques acides des autres employées et les compliments explicites de ses collègues masculins quant à ses attributs physiques.

Étrangement, ses histoires d'amour ne se concrétisaient jamais. L'hésitation lui faisait toujours rebrousser chemin. Le fait qu'elle n'ait pas franchi le pas pouvait s'expliquer par sa timidité ou par l'inadéquation de son partenaire. Face à chaque proposition de mariage, elle finissait par faire la difficile et se refusait. Et lorsque germaient un sentiment romantique, de manière surprenante, elle en arrivait au bout d'un certain temps à se convaincre que la situation ne coïncidait pas à ses attentes.

C'est dans cette période de refus successifs qu'arriva l'offre de Kenichi Uhara. Il dirigeait la succursale de l'agence publicitaire A., dans la région du Hokuriku. L'entremetteur, un dénommé Saeki, ami du père décédé de Teiko, était en relation avec cette agence et précisa qu'elle était renommée. Ni Teiko ni sa mère n'avaient quant à elles une vision claire de ce qu'était le monde de la publicité.

Ouvrant le journal, Saeki leur fit une démonstration :

— Regardez toutes ces annonces publicitaires. Ce journal est peu cher, les revenus sont donc maigres. En fait, ce sont les rentrées publicitaires qui font gagner de l'argent aux patrons de presse. Mais ils ne sont pas en contact direct avec les annonceurs. Entre les deux,

il y a des intermédiaires. Les agences de publicité. Au Japon, la plus importante est l'agence D. qui travaille à la fois pour la presse écrite, la radio et la télévision. Arrive ensuite l'Agence A., qui ne s'occupe que de journaux, est en tête dans ce secteur, et emploie environ trois cents employés si l'on tient compte des bureaux régionaux. La carrière de Uhara s'annonce donc prometteuse et c'est un garçon tranquille.

Teiko aurait eu quelques difficultés à saisir en quoi consistait le quotidien d'un vendeur de produits électriques ou d'un fabricant de produits chimiques, mais elle eut le sentiment d'avoir une certaine compréhension du travail de Kenichi Uhara.

Saeki précisa que la guerre l'avait obligé à interrompre ses études universitaires. Il n'était revenu de Chine que deux ans après la fin du conflit, avait ensuite occupé quelques postes et travaillait pour l'agence A. depuis six ans.

— Devenir chef d'un bureau régional en si peu de temps, c'est un excellent parcours. Il est en poste à Kanazawa depuis deux ans.

— Si nous nous marions, faudra-t-il que nous y habitions ? voulut savoir Teiko.

— Ce n'est pas nécessaire à mon avis. Les sociétés ayant une succursale en Hokuriku ont presque toutes leur siège dans la capitale. Uhara passe dix jours par mois à Tokyo. Il m'a d'ailleurs dit que s'il fondait une famille, il souhaiterait qu'elle y vive.

— Un mari absent vingt jours par mois pour ses voyages d'affaires, c'est beaucoup, dit la mère, troublée.

— Il sera bientôt rappelé au siège. Ses employeurs ont souvent parlé de le rapatrier à Tokyo. À chaque fois, il leur a demandé une prolongation.

— Pour quelle raison ?

— Les affaires. Le Hokuriku, c'est la campagne et les gros clients y sont rares pour les publicitaires. En tant que responsable de région, Uhara veut rentrer à Tokyo après avoir augmenté un peu

le chiffre d'affaire. C'est probablement une question de caractère. Il est vrai que grâce à ses efforts, les résultats quoique modestes se sont améliorés petit à petit. C'est d'ailleurs pour cette raison qu'il sera promu. Il veut profiter de son retour à Tokyo pour se marier. Même si ses déplacements sont pour le moment fréquents, ce sera provisoire.

Les propos de l'entremetteur plurent à Teiko.

De façon classique, la première rencontre eut lieu dans un théâtre de Kabuki. Comparé à Saeki, de petite taille, Kenichi Uhara était grand et bien proportionné. Teiko se serait attendue à une apparence jeune mais, probablement du fait de ses pommettes saillantes, il lui apparut plus vieux que dans son imagination. En le regardant d'une façon impartiale, on constatait qu'il avait la peau mate et ne faisait ni plus ni moins que ses 36 ans. À première vue, il était difficile de le trouver extraverti, son calme était empreint de gravité, mais, à certains instants, son regard trahissait une allégresse furtive. C'est ce qui permit à Teiko de percevoir sa complexité.

Lors du repas au restaurant, la mère de Teiko le sonda :

— Kanazawa semble un endroit intéressant. Je n'y suis malheureusement jamais allée.

— En fait, c'est assez ennuyeux, répondit Uhara. Sombre et pesant, toute l'année.

Teiko en conclut que tenu d'y vivre pour son travail, il s'armait de patience. Lorsque ses yeux n'étaient pas baissés sur son assiette, on y discernait une once de mélancolie. Celle qu'il avait rapportée du Hokuriku, pensa-t-elle.

Après avoir accepté de l'épouser, elle démissionna de l'entreprise où elle avait travaillé jusque-là.

Le mariage eut lieu à la mi-novembre.

C'était la seule période pendant laquelle Kenichi Uhara pouvait obtenir de ses employeurs un congé d'une semaine. La cérémonie eut lieu dans le hall T. Un membre important du directoire de l'agence s'y rendit et prononça le discours de félicitations.

— Uhara est un jeune homme plein de qualités dont notre agence attend beaucoup. Vous pensez peut-être que mon topo n'est que formel. Prenez la peine d'entendre la suite. En tant que son supérieur hiérarchique, je confirme devant vous tous assemblés ici que je lui garantis une augmentation de salaire. Que l'épouse soit rassurée ! (Cela fit sourire les invités.) Et justement, en ce qui concerne cette jeune femme que je rencontre ce soir, il me faut confesser, au risque d'être impoli, mon éblouissement devant l'alliance des qualités intellectuelles et de la beauté. Uhara, qui fête cette année ses 36 ans, aura peut-être eu, jusqu'à ce jour, des tentations... dont j'ignore les détails, mais les raisons de sa persévérance me sont désormais faciles à comprendre. Comme vous le savez, l'activité de notre agence consiste à convaincre des annonceurs de passer des publicités dans des journaux ou des revues. Ce travail exige une patience certaine. Uhara, pour l'attente de cette belle épouse, est patiemment resté célibataire. J'y vois là l'influence du travail au sein de notre société, et j'en suis secrètement fier.

Tandis que les convives riaient, Teiko gardait la tête baissée. Elle avait écouté d'une oreille distraite le discours de cette personne habituée des soirées de mariage, mais bien plus tard, elle se souviendrait de ces mots en leur donnant un tout autre sens.

Uhara avait perdu ses deux parents, et il ne lui restait qu'un frère aîné, marié, et très différent de lui physiquement, à commencer par ses traits bouffis et son corps trop gros. Cadre commercial, c'était sans doute la consommation d'alcool qui lui avait fait conserver un visage poupin. Son épouse était une personne mince aux coins des yeux légèrement relevés. Elle aussi avait les pommettes saillantes

et les gens se trompaient souvent en la prenant pour la sœur de Kenichi Uhara.

Jusqu'à présent, Uhara avait été hébergé par son frère et sa belle-sœur dans le quartier de Aoyama. En vue de son mariage avec Teiko, il loua un appartement neuf à Shibuya. L'étage était élevé et, depuis la fenêtre, le regard qui embrassait Tokyo y sombrait comme dans une mer. La nuit, c'était un paysage de toute beauté qu'offraient les lumières de la ville.

Entre la proposition de mariage et la cérémonie, il s'écoula un court laps de temps. Teiko et Uhara n'eurent pas une seule fois l'occasion de s'accorder une promenade en couple ; il fut la plupart du temps retenu à Kanazawa et ne fit que de rapides passages à Tokyo. Contrairement à ses premières expériences sentimentales, Teiko n'aspirait plus à un contact avant le mariage, d'autant que Uhara lui non plus n'en avait pas exprimé le désir. Elle se contentait de leur seule entrevue à l'occasion du rendez-vous initial.

Ce n'était pas qu'elle soit subitement tombée amoureuse de lui. En réalité, elle était bien loin de ce sentiment puisqu'elle ne savait que peu de choses le concernant hormis le nom de son agence, le genre de travail qu'il exerçait et le fait qu'il habitait chez son frère. Mais avec ces seules notions, elle avait malgré tout l'impression, d'une certaine façon, de pouvoir le comprendre. Et ce n'était pas simplement lié à lui. Lorsque l'on épouse quelqu'un, n'est-ce pas dans le fond sur la base d'une compréhension assez vague ? Une femme a peur de la part d'inconnu de son partenaire tout en éprouvant une certaine fascination pour celle-ci. Après le mariage, cette part ignorée disparaît, la peur s'évanouit et la fascination cède la place au quotidien. Du moins, tel était le point de vue de Teiko.

Elle avait exprimé le souhait de partir en voyage de noces dans le Hokuriku, une envie liée à son désir de découvrir au plus vite une partie de la personnalité de son futur mari. Elle décelait chez lui un

besoin impulsif de se rendre dans cette région, et pas seulement parce qu'il y travaillait. Il lui avait parlé de ciels mélancoliques, de vagues abruptes, elle les imaginait cachés et ondoyant dans sa conscience.

L'entremetteur Saeki transmet le souhait de Uhara de se rendre plutôt à Atami ou à Hakone, ou bien d'opter pour une destination plus lointaine comme la région du Kansai.

— Il m'a dit qu'il n'avait guère envie d'aller au Hokuriku. Probablement parce qu'il y passe beaucoup de temps. Comme il s'agit d'une occasion spéciale, un endroit plus gai conviendra sans doute mieux.

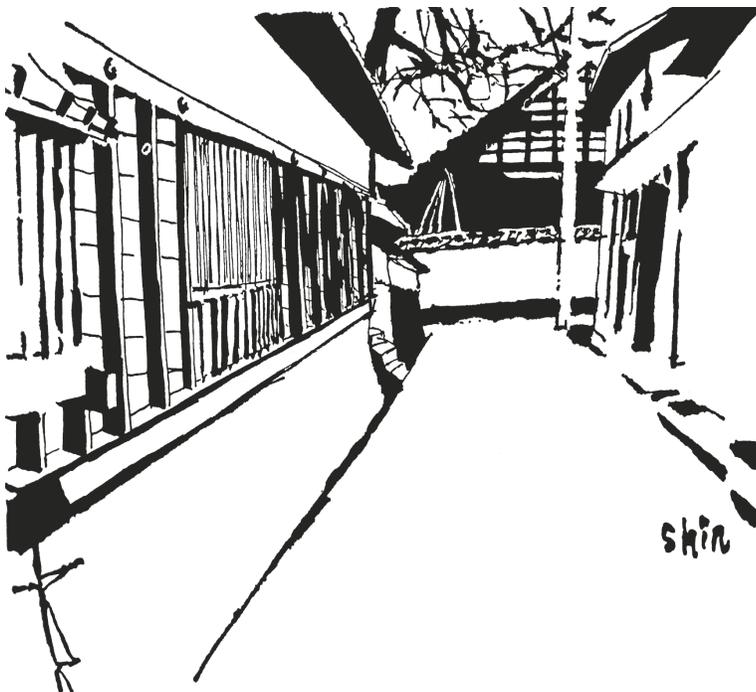
En écoutant ceci, Teiko se souvint de cet instant où elle avait vu passer dans son regard cette mélancolie qui devait refléter celle du nord du Japon. Elle résista et déclara qu'elle ne tenait pas à aller à Hakone ou dans le Kansai. Elle suggéra la province de Shinshû et la vallée de Kiso avant un retour à Tokyo via Nagoya. L'automne offrait l'occasion de profiter du feuillage de saison.

Il y eut ainsi un peu de friction, mais finalement, après la réception de mariage, ils allèrent comme prévu s'installer dans un wagon de seconde classe au départ de la gare de Shinjuku.

Lorsqu'ils arrivèrent à Kôfu, la nuit était bien avancée. À la gare, le chef de réception du ryokan¹ où ils avaient réservé vint à leur rencontre muni d'une lanterne en papier. Un chauffeur attendait ; l'hôtelier les fit monter en voiture et referma la portière en s'inclinant. Teiko eut la sensation soudaine que, ce faisant, il la poussait dans une direction particulière alors qu'elle se trouvait à un carrefour de sa vie.

1. Auberge traditionnelle où l'on dort dans des futons et sur des tatamis.

Le ryokan se trouvait dans un village de sources thermales. Leur chambre donnait sur un vaste jardin et le mont Fuji, mais ils ne distinguèrent que la pelouse et les pierres d'ornementation.



On leur montra leur chambre. L'employée partie, Uhara s'approcha de Teiko. Pour la première fois, il l'enlaça, puis l'embrassa. Jusqu'à ce moment précis, et même dans le train, il avait été horriblement calme, comme un homme mûr. Le voilà qui dévoilait une impétuosité de jeune homme.

— La femme de chambre va revenir bientôt, dit-elle en tentant d'échapper à son étreinte.

Mais il ne semblait pas décidé à lâcher prise. Au retour de l'employée, il calma sa respiration agitée en s'avançant jusqu'au sofa près de la fenêtre. Lorsqu'ils reçurent les instructions pour se rendre aux thermes, Teiko insista pour qu'ils se baignent séparément.

— Pourquoi ?

Une inquiétude, légère, avait affleuré dans sa voix.

— Juste pour cette fois, répliqua-t-elle avec douceur, évitant ainsi de se faire entendre de l'employée qui tendait l'oreille dans l'ombre de la paroi coulissante.

On l'avait souvent complimentée pour son regard, et elle joua de l'habitude qu'elle avait prise de relever ses paupières d'une manière suggestive.

Le soir et jusque tard dans la nuit, il y eut de la musique dans le hall. Teiko n'avait pas vraiment envie de s'y rendre mais, invitée par Uhara, elle accepta. Une vingtaine de jeunes gens, qui semblaient participer à un voyage organisé par leur entreprise, dansaient en couple sur des rythmes vifs. Elle s'adossa au mur pour les regarder.

— Tu veux danser ? lui demanda Uhara, le regard souriant.

Il était bien meilleur danseur que ce à quoi elle s'attendait. Se mouvant avec lui sur les morceaux qui s'enchaînaient, elle finit par remarquer que le temps s'était écoulé sans qu'elle en ait eu conscience et, pour la première fois, ses yeux se remplirent de larmes.

Au matin, après le petit-déjeuner, ils prirent une voiture jusqu'au col de Shyôsenkyô. La foule était venue admirer les feuillages d'automne, il leur fut difficile d'avancer sur la route étroite.

Kenichi avait à peine changé depuis la veille. Son visage n'exprimait rien de particulier, ses gestes étaient calmes. Teiko, quant à elle, connaissait un aspect de lui qu'elle ignorait jusque-là. En une nuit, une partie de son mystère s'était dévoilée. Et, du point de vue de son mari, cela devait être de même en ce qui la concernait. Elle

se dit que les hommes comprenaient encore moins que les femmes le danger qu'il y avait à croire tout connaître. Elle en voulait pour preuve cet air de soulagement qu'affichaient la plupart après une nuit de noces.

Kenichi montrait lui aussi un visage serein. Mais de quelle sérénité s'agissait-il ? Celle d'avoir pu vérifier que le corps de sa femme n'avait pas de passé ? Son expression ne trahissait pas de différence réelle avec l'homme de la veille mais, sous un extérieur calme, la fierté d'être devenu un mari perçait.

— C'est la première fois que tu viens à Shyôsenkyô ?

— Oui, dit-elle en hochant la tête.

Il rit d'un air satisfait.

— Ah bon. C'est bien que nous soyons venus alors.

On aurait pu croire qu'il s'adressait à une enfant. Auparavant, cette attitude aurait provoqué chez elle une aversion profonde. À présent, cela lui déplaisait toujours mais elle réprimait ce sentiment en tolérant, puisqu'il s'agissait de son mari, cette autosatisfaction puérile. C'était notamment cela, devenir une épouse ? Prendre conscience qu'une relation de dépendance s'était mise en place, et comprendre qu'il s'agissait des prémices d'une adaptation mutuelle ?

Ils quittèrent Kôfu dans l'après-midi. À travers la vitre du train, une longue plaine se déroulait au pied du mont Yatsugatake. Kenichi, le coude sur le rebord de la fenêtre, regardait le paysage plutôt desséché et les arbres qui perdaient déjà leurs feuilles. Observant son profil, Teiko vit sa pommette saillante, les fines rides bordant son œil, et pensa qu'effectivement cet homme-là approchait de la quarantaine.

Quelles que soient la durée et l'intimité d'une relation, le regard d'une amante et celui d'une épouse diffèrent. Et elle se demanda, à cet instant précis, avec quels yeux elle le scrutait. Elle pensa aussi

que son propre corps avait changé avant qu'elle ne sache vraiment qui était son mari, et cette réalisation lui fit peur.

Tournant la tête, il croisa son regard.

— Il y a quelque chose ?

Son ton suggérait qu'il avait remarqué qu'elle le détaillait.

— Non, répondit-elle en rougissant, et en pensant que dans sa question se nichait une allusion à leur nuit passée.

L'express dépassa Shinanosakai et prit de la vitesse aux abords de Fujimi. La côte déboucha sur un plateau. Les toits rouges et bleus de maisons aux murs blancs défilèrent dans un bel alignement.

— C'est joli, dit-elle d'une petite voix.

Il jeta un coup d'œil au paysage, puis ouvrit le magazine plié sur ses genoux et le parcourut d'un air distrait. Après un court instant, l'air d'avoir pris une décision, il le replia.

— Tu aurais voulu que ce voyage se fasse dans le Hokuriku, n'est-ce pas ?

Il alluma une cigarette. La fumée le fit cligner des yeux.

— C'était un peu capricieux, admit-elle, mais j'aurais aimé voir cette région au moins une fois.

— Mais ce n'est pas aussi joli qu'ici, répliqua-t-il avant d'aspirer une bouffée de tabac.

Cela sonnait comme un rejet. Voulait-il signifier qu'il connaissait cet endroit par cœur et en avait plus qu'assez ? La fumée de sa cigarette fuyait vers la fenêtre, grimpait le long de la vitre et se dissipait sous le toit. Au-delà de la vitre, le paysage s'était obscurci

Elle s'interrogea quant à ses raisons. Certes un voyage de noces dans son lieu de travail ne faisait pas rêver. Chaque mois depuis deux ans, il passait vingt jours à Kanazawa et le reste à Tokyo ; de quoi en faire un résident et justifier son envie de changement. Même si Hakone, Atami ou le Kansai étaient des options classiques, on pouvait comprendre sa réaction face aux tristes paysages du Hokuriku. Cependant, confronté au désir naturel d'une épouse de

découvrir la région où travaillait son mari, il s'était empressé de refuser. Au risque d'apparaître distant.

— Tu as été élevée en ville, ton imagination est attisée par une vision mélancolique du Nord, reprit-il avec un sourire charmeur. Cette région montagneuse autour de Shinano et de Kiso dégage une poésie bien plus forte. On aura toujours le temps de se rendre dans le Hokuriku. Oui, c'est cela, allons-y la prochaine fois.

Elle se souvint de la méthode employée par sa mère pour la consoler lorsqu'elle lui refusait un objet convoité. Proposer un cadeau de substitution.

Le lac Suwa se déploya sur la gauche. Il se leva pour récupérer leurs bagages dans le filet de rangement. Elle tendit les bras pour l'aider.

— Cela ira, lui dit-il.

Elle le laissa faire.

— Pardonne-moi.

Cette excuse concernait aussi son caprice récent, mais elle ne fut pas sûre qu'il le comprît bien. En fait, il existait une différence entre un caprice et ce qu'elle ressentait vraiment, et notamment cette sensation d'être un peu victime de la situation.

À la gare de Kami-Suwa, l'employé du ryokan local était lui aussi présent pour les accueillir.

— Voulez-vous prendre une voiture ? À pied, c'est environ dix-huit minutes.

— Effectivement, c'est assez proche, mais nous avons les bagages. Prenons une voiture, répondit Kenichi d'une façon qui pouvait trahir une visite passée.

En faisant coulisser les shôji², on tombait nez à nez avec un étroit jardin, clos par un muret bordant un autre hôtel. Teiko fut légèrement déçue.

2. Fenêtre ou cloison coulissante, composée d'un cadre de bois et de papier opaque.

— Oui, tout le monde dit la même chose, déclara l'employée en leur servant thé. Ce serait vraiment bien si on pouvait voir le lac d'ici.

En tout cas, la chambre était jolie.

— Nous irons le voir ensuite, dit Kenichi.

Lorsque l'employée fut sortie, il s'approcha de Teiko, assise sur le tatami, et se pencha pour l'embrasser. Ses lèvres épaisses étaient dures et sa façon d'embrasser brutale. Comme la veille, elle manqua de s'affaler et se soutint d'une main. Malgré cela, il ne s'interrompit pas. Elle n'était pas, à proprement parler, totalement inexpérimentée en amour, mais c'était la première fois qu'elle était soumise par un homme à une aussi forte pression physique. Et le contraste entre le calme de Kenichi en société et son comportement dans l'intimité la déconcertait. Seul son âge pouvait expliquer cette différence. En fait, elle ne s'était pas doutée que l'amour physique pouvait être d'une telle violence. Pour autant, elle n'y voyait aucune raison d'être malheureuse.

Le crépuscule approchait, la surface du lac s'était déjà assombrie. Le vent s'était levé et créait des vagues et, le long de la berge, des saules déjà dépouillés de leurs feuilles s'agitaient. Les bateaux pour les touristes flottaient encore au milieu du lac et l'on pouvait entendre les explications des guides jaillissant des haut-parleurs.

Les nuages s'amoncelaient, puis se disloquaient en strates horizontales ascendantes dans lesquelles les rayons du couchant taillaient des lignes de clarté. Graduellement, la lumière disparaissait. Sous les nuées, la ligne de crête des montagnes les moins élevées se déroulait déjà sur un amas bleu nuit.

Kenichi désigna une indentation dans le tracé des reliefs.

— C'est là que débouche le fleuve Tenryû, et cette haute montagne est le Shiojiritoge. Entre les deux, on aperçoit d'habitude les monts Hotaka et Yari, mais aujourd'hui, c'est trop couvert.

Un petit nuage isolé était prisonnier au sommet du Shiojiritoge. Teiko concentra son regard sur ceux qui s'étaient regroupés en une couche épaisse ; elle s'étendait bien plus loin que le lac, virait petit à petit au noir et capturait la surface de l'eau. Cette nuée géante étirait ses bords jusqu'au Hokuriku. Ces nuages délaissés par la lumière semblaient un symbole de la mélancolie des pays du Nord. Elle pensa qu'à une distance qu'elle ne pouvait pas mesurer se trouvaient une ville aux toits bas, une vaste plaine et une mer agitée de vagues violentes. Elle imagina son mari passant vingt jours par mois dans ces paysages.

— Qu'est-ce que tu regardes ? (Il semblait vouloir scruter son cœur.) Si on reste ici trop longtemps, on attrapera froid. Allons plutôt prendre un bain chaud à l'auberge.

Sans plus attendre, il se mit en marche, la laissant silencieuse.

Dans l'étroite salle des thermes, la lumière était trop vive. Transperçant l'eau, elle laissait voir jusqu'au carrelage du bassin. Teiko se recroquevilla. Kenichi se mouilla la tête puis, cheveux plaqués en pagaille sur le crâne, il lui lança un regard acéré.

— Ton corps est très jeune.

— Je n'aime pas quand tu dis des choses comme cela.

Elle se recula dans un coin.

— Non, c'est vrai. Tu es très jolie.

Elle pensa qu'il comparait leurs physionomies. Trente-six et vingt-six, ressentait-il cette différence de dix ans ? Pourtant, elle l'avait noté d'emblée, ni dans son regard ni dans ses paroles, on ne percevait le moindre regret. Alors, la comparait-il à l'une de ses anciennes maîtresses ? Oui, c'était possible. La partie inexplorée de sa personnalité avait émergé ; en revanche, ses amours passées restaient inconnues.

Une fois le dîner terminé et tout en buvant du thé, elle lui dit :

— Tout à l'heure, en regardant le lac, je me suis mise à penser au Hokuriku.

— C'est donc pour cela que tu regardais dans cette direction, dit-il doucement. Si tu tiens tant que cela à découvrir cet endroit, je t'y emmènerai, une fois mon travail terminé. (Il ajusta sa position sur le tatami.) En vérité, il a été décidé que je rejoigne le siège de Tokyo. Et donc, j'arrête de me préoccuper de Kanazawa.

— C'est une possibilité que l'entremetteur avait évoquée. Ce sera pour bientôt ?

— Oui, je recevrai probablement ma nouvelle nomination après notre retour à Tokyo. Mon prochain voyage à Kanazawa sera le dernier que je ferai pour mon travail.

— Tu es resté longtemps là-bas ?

— Deux années. Mais le temps a passé vite.

Il tira sur sa cigarette et grimaça sous l'effet de la fumée. C'était la même expression que celle qu'elle lui avait vue dans le train. Pour autant, il était visible que son esprit vagabondait.

Provenant de la réception ou d'une autre chambre, on pouvait entendre une musique au shamisen³ et des chansons.

— Je suis fatigué, annonça-t-il en se levant.

Elle était restée assise sur le tatami. Il se rapprocha, la prit dans ses bras et lui répéta plusieurs fois qu'il l'aimait.

— Tes lèvres ont la douceur d'un marshmallow.

Il s'était exprimé d'un ton enflammé, mais elle pensa qu'il la comparait une fois de plus à une femme de son passé.

Une semaine après leur retour à Tokyo, Teiko accompagna Kenichi à la gare de Ueno. Au départ du train pour Kanazawa, c'était la cohue. Comme prévu, il avait bel et bien reçu son ordre de

3. Le shamisen est un instrument à trois cordes pincées, d'origine chinoise, dont la caisse de résonance est tendue de peau.

transfert au siège tokyoïte et, pour ce dernier voyage, était accompagné d'un jeune collègue aux yeux ronds et aux sombres sourcils.

— Je m'appelle Yoshio Honda. Toutes mes félicitations.

Elle pensa d'abord que ces bons vœux avaient trait à leur mariage, mais en conclut vite qu'ils se rapportaient à la promotion de son mari.

La veille, il avait annoncé que la passation de poste et le règlement de quelques affaires ne prendraient qu'une semaine.

Juste avant de faire poinçonner les billets, il se rendit dans une boutique de la gare pour les petits cadeaux habituels destinés aux employés du bureau et aux clients. Il acheta des algues sèches pour sushi et des gâteaux castella⁴.

— Comme c'est la dernière fois, je dois faire le tour des clients.

Elle sourit en signe d'assentiment, mais pensa néanmoins que s'il l'avait prévenue la veille, elle aurait pu acheter ces présents dans les grands magasins et les préparer pour lui.

Jusqu'au départ, ils discutèrent tous trois sur le quai. Honda ne voulant pas importuner monta le premier dans le train en emportant des mignonnettes de whisky. L'intérieur des wagons était éclatant de lumière comme s'ils attendaient Teiko qui s'était maquillée avant de sortir.

Kenichi fit preuve d'une délicate sollicitude.

— Il est tard. Fais attention en rentrant et prends un taxi.

— J'attendrai ton retour avec impatience. Et la prochaine fois, moi aussi je serai dans ce train.

Il acquiesça, bouche souriante, mais les sourcils légèrement froncés.

— L'an prochain, aux vacances d'été.

La cloche retentit. Il lui tourna le dos pour monter dans le train. Elle attendit que son visage et celui de Honda apparaissent à la

4. Un type de génoise apporté au Japon par les marins portugais, mais dont l'origine, comme pour le pain d'Espagne est la Castille.

fenêtre baissée. Les deux hommes lui sourirent, agitèrent la main et furent finalement emportés par le train. Elle resta immobile à regarder les voies ferrées plonger dans l'obscurité et les quelques signaux rouges et verts clignoter dans la nuit jusqu'à ce que la foule autour d'elle se dissipe. C'est ce que ressentent les couples mariés, pensa-t-elle.

Ce fut la dernière fois qu'elle vit son mari, Kenichi Uhara.

2

Fugue

Teiko attendit seule son mari dans leur petit appartement où les jours s'écoulaient de façon monotone. Il lui avait annoncé qu'il serait de retour dans une semaine. Elle s'impatientait, ce court laps de temps lui paraissait bien long. Leurs affaires, laissées en vrac, n'avaient pas été réunies. C'était un peu comme si une frontière séparait leurs possessions, et que chacun en ait la charge respective. Ce spectacle révélait que leur degré d'intimité était encore peu profond. En vérité, elle n'avait pas encore fait sien Kenichi Uhara. Au sens où une telle appropriation reviendrait à connaître les moindres détails de son existence. Elle n'était même pas à la moitié du chemin. Des sentiments conjugaux commençaient à poindre, mais le mystère entourant son mari restait de taille.

Cela se résoudrait après son retour. Ils démarreraient leur vie commune et, jour après jour, l'inconnu se dissiperait. Il apprendrait lui aussi à mieux la connaître. Ils formeraient un couple comme tous les autres, nourri par leur vie commune.

Elle décida de rendre visite à la famille du frère aîné de son mari. Ils habitaient le quartier d'Aoyama dans l'arrondissement de Minato. Une rue en pente menait à la maison entourée d'un muret.

— Soyez la bienvenue !

C'était dimanche, son beau-frère était là. Son visage poupin était fendu d'un grand sourire, et il était assis en tailleur aux cotés de sa femme, leur cinquième enfant sur les genoux.

— Comment allez-vous ? Avez-vous retrouvé un peu de sérénité ?

— Non, pas encore. Les bagages sont toujours tels quels, sans que j'aie pu les ranger.

Elle observa son beau-frère et sa belle-sœur tour à tour. Avec leurs enfants, ils semblaient former un couple parfait. C'est donc cela être mari et femme, se dit-elle. C'était mener une vie dans laquelle deux mystères mutuels se révélaient.

— Oui, ce n'est que lorsque Kenichi sera là que la vraie vie commencera, dit la belle-sœur en scrutant son visage. À peine de retour du voyage de noces, vous avez été laissée seule.

— Quand Kenichi doit-il revenir de Kanazawa ? demanda le beau-frère.

— Il m'a annoncé une semaine. Il ne reste plus que trois jours.

— C'est bien que sa mutation soit décidée, reprit la belle-sœur en servant le thé que venait d'apporter l'employée de maison. Jusqu'à maintenant, il en a été plusieurs fois question, mais il semble qu'il ait refusé.

— Pour vous, dans de telles conditions, même Tokyo doit paraître ennuyeux, commenta le beau-frère. Pour Kenichi, vingt jours à Kanazawa suivis de dix jours à Tokyo, ce n'est pas un mauvais mode de vie.

La belle-sœur jeta un coup d'œil au profil de son mari.

— Tu le dis de façon un peu envieuse, mais c'est juste bon pour un célibataire.

— C'est vrai. Il est clair que lorsqu'on est mariés, il faut habiter ensemble.

— Et toi, mon mari, tu n'envies pas le mode de vie actuel de Kenichi ?

— Je suis désolé de ne même pas pouvoir utiliser l'excuse de nuits passées à jouer au mah-jong.

— Ne dis pas de choses bizarres face à ta jeune belle-sœur.

Il cligna des yeux en mimant un air gêné, et cela fit rire Teiko.

— Les hommes doivent maintenir des relations, et la famille est un autre sujet, continua-t-il. Certains finissent par trouver que la vie de famille se prolonge un peu trop et veulent changer d'air. Ils ont pris de l'âge, ont amassé des richesses. Leurs enfants ont grandi et, leur éducation terminée, ont cessé d'être une source de tracas. Ces hommes quittent la maison en quête d'une autre vie. Je peux comprendre ce sentiment, mais c'est seulement quelque chose que j'ai lu dans les romans étrangers.

— C'est ce qui se passe dans les romans étrangers et c'est désolant. Lorsque cela arrive, l'épouse délaissée est dans une triste situation, dit la belle-sœur.

— Non, ce n'est qu'un rêve. Au moment de passer à l'action, pas un n'a le courage.

— Dans le cœur des hommes, il y a un méchant démon, ajouta la belle-sœur en regardant Teiko.

— Avec Kenichi, pas de souci, il est très posé. Cela dit, il a un côté bizarre, plaisanta le beau-frère. Même du temps où il était célibataire, on ne lui connaissait pas de problèmes avec les femmes. À notre époque, c'est rare pour un homme.

— Teiko est en sécurité, ajouta la belle-sœur en riant.

— Cela, on peut vous l'assurer. En l'ayant observé lorsqu'il vivait chez nous, je pense pouvoir dire que c'est quelqu'un qui chérira sa femme.

En quittant la maison de sa belle-famille, Teiko se rendit chez sa mère.

— Il revient dans trois jours. Eh bien, à ce moment-là, passez ici tous les deux. Tu as reçu une lettre ou des nouvelles ?

— Non, pas encore.

Sa mère parut réfléchir, puis rapprochant ses genoux sur le tatami, murmura :

— Alors, Kenichi, c'est quel genre de personne ?

Il était clair que son long célibat continuait de l'inquiéter.

— Il a l'air de quelqu'un de bien.

Teiko évita de dire qu'elle se bornait à ses premières impressions et que bien des zones d'ombre persistaient en lui.

— Bonne nouvelle. En tout cas, à son retour, venez me voir. Et prends soin de toi pendant son absence.

Teiko n'était pas dupe. Dans l'invitation de sa mère pointait le désir de pouvoir étudier son mari à loisir.

Lorsqu'elle regagna son appartement, une carte postale de Kenichi l'attendait. Elle évoquait le festival de danse de l'île de Sado et les chansons populaires de style okesa¹. « Je fais la tournée des clients avec mon collègue Honda pour lui passer le relais. Cela prend un peu plus de temps que prévu, mais je serai de retour le 12. Nos affaires en désordre sont probablement un grand embarras, mais attends-moi pour les ranger. »

Écrits au stylo-plume, les caractères étaient assez harmonieux. C'était la première fois que Teiko lisait l'écriture manuscrite de son mari. Le tampon de la poste était celui de Kanazawa.

Son texte pouvait se comprendre ainsi : « Tout ranger est rude pour une femme seule, je t'aiderai à mon retour », mais elle percevait une autre interprétation. À moins qu'elle ne laissât son imagination s'emballer.

1. Chansons mélancoliques, colportées à l'origine par les marins.